

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Claude CRIVELLI

Vivre dans la pensée de la mort ou relire
le XVII^e siècle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 283-296

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Vivre dans la pensée de la mort ou relire le XVII^e siècle

« On peut avoir divers sujets de dégoût dans la vie, mais on n'a jamais raison de mépriser la mort ; ceux mêmes qui se la donnent volontairement ne la comptent pas pour si peu de chose, et ils s'en étonnent et la rejettent comme les autres, lorsqu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont choisie. »

La Rochefoucauld

Depuis quelques années, la mort se vend bien ; on ne compte plus les ouvrages analysant la question sous quelque rapport. Le phénomène littéraire étonne dans notre monde de technique et de profit. Le tabou de Thanatos y a relayé celui d'Eros, manifestement balayé de notre conscience. Notre civilisation marchande ne sait plus que faire de ses morts : les défunts (comme les vieillards) ne sont pas rentables pour l'économie moderne — sauf pour les entreprises des pompes funèbres qui les traitent précisément en objets de consommation. Mourir devient une simple transaction puisque les vivants ne savent plus accorder une sépulture aux défunts qu'ils rejettent loin de leur vie effrénée. Or la tendresse rituelle — *pietas* — à l'endroit des morts et le « travail du deuil » demeurent la pierre de touche d'une civilisation : ils révèlent celle-ci aux yeux des « analyseurs » futurs. Quelles seront les conclusions des anthropologues de demain à propos d'une société qui refuse le problème de la mort ? Les progrès de la science médicale nous ont donné une telle assurance sur la vie — mais quelle vie ? celle du métro, boulot, dodo ? — que, spontanément, nous interprétons nos maladies comme des avaries de moteur ; le spécialiste les répare. Et, si le sujet décède, c'est que la science n'a pas encore découvert la cause de la panne. Mais nous demeurons assurés qu'on la découvrira très prochainement ! Si vivre, c'est fonctionner, on comprend que le problème de la mort ne puisse exister.

D'où vient donc l'actuel déni de la mort ? Nous laissons au lecteur le soin de méditer les passionnantes études de L-V. Thomas, E. Morin, J. Ziegler, Ph. Ariès, M. Vovelle... pour ne citer que les plus connues. Dans le cadre restreint de cet article, nous aimerions aider le lecteur à porter un regard insolite (?) sur le XVII^e siècle, pour qu'il découvre comment le temps de Corneille, Racine et Molière vivait la mort. Car, au Grand Siècle, on vivait sa mort sans esquivé possible !

Une époque cruelle

A l'aube du XVII^e siècle, et comme pour donner le ton à notre quête, le poète a depuis longtemps hissé les couleurs :

*« J'ayme à voir de beautez la branche deschargée,
A fouller le feuillage estendu par l'effort
D'autonne, sans espoir leur couleur orangée
Me donne pour plaisir l'ymage de la mort. »¹*

Orangé du désespoir amoureux, insinuera-t-on pour excuser l'obsession de la mort chez d'Aubigné. Mais l'explication reste court, à la lecture de la fête funèbre orchestrée par Chassignet, La Ceppède, Lazare de Selve et tant d'autres poètes baroques :

*« Mortel, pense quel est dessous la couverture
D'un charnier mortuaire un cors mangé de vers,
Descharné, desnervé, où les os descouverts,
Depoulpez, desnouez, delaisent leur jointure ;*

*Icy l'une des mains tombe de pourriture,
Les yeux d'autre costé destournez à l'envers
Se distillent en glaire, et les muscles divers
Servent aux vers goulus d'ordinaire pasture ;*

*Le ventre deschiré cornant de puanteur
Infecte l'air voisin de mauvaise senteur,
Et le né my-rongé difforme le visage ;*

*Puis connoissant l'estat de ta fragilité,
Fonde en Dieu seulement, estimant vanité
Tout ce qui ne te rend plus scavant et plus sage. »²*

¹ Agrippa d'Aubigné, *Stances I du Printemps*, Deuxième partie, cité in J. Rousset, Anthologie de la poésie baroque française, t. II, A. Colin, 1961, 106.

² Jean-Baptiste Chassignet, *Le mespris de la vie et consolation contre la mort*, Rousset, *op. cit.*, 114.

Sentiments exacerbés de poètes ? Non pas. Ces images cruelles viennent tout droit du théâtre de la vie quotidienne. La mort s'y fait omniprésente. Pensons simplement au phénomène de la mortalité infantile et juvénile. En temps ordinaire, les enfants des premiers jours meurent à 20 ou 30 % ; quant aux enfants plus âgés (jusqu'à l'adolescence) ils meurent de 40 à 60 %³. Les causes ? Il s'agit soit de tares héréditaires, soit d'affections contractées après la naissance ou d'accidents (si fréquents à cette époque !). Dans un livre de raison limousin⁴, un père de famille dresse le bilan des décès survenus en quinze années de vie conjugale : sur dix enfants, trois ont passé le cap de la sixième année ; mais l'un de ceux-ci est mort à l'âge de trente-cinq ans. Il ne lui reste qu'une fille et un garçon. « Le Saint nom de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie soit loué à jamais ! », c'est la formule qui ponctue chacun de ses relevés. Il peut d'ailleurs s'estimer heureux, car son épouse a survécu à toutes ses maternités (souvent la mère suivait son enfant dans la mort).

Voilà pour les temps ordinaires. Mais ils se révèlent assez courts. Les grandes périodes de la conjoncture démographique, en effet, sont constituées par des crises de mortalité effrayantes ; les décès l'emportent alors sur les naissances. Peste en 1626, dysenterie en 1639, famine en 1661-1662 et en 1693-1694, dysenteries et disettes répétées de 1705 à 1714, grippe pulmonaire en 1740, etc. exercent leurs ravages dans tout le royaume. A ces lourdes ponctions opérées par la mort s'ajoutent encore les crises limitées à un canton, à une paroisse.

*« ... Les morts et les mourans pesle-mesle estendus,
Y sont horriblement en tous lieux confondus.
Icy, l'un tout livide, espouvante la veuë ;
Icy l'autre tout pasle, est un mort qui remuë ;
Et lors qu'on voit tomber tous ces spectres mouvans,
On ne discerne plus les morts et les vivants.
Leurs regards sont affreux, leur bouche est entr'ouverte ;
Ils n'ont plus sur les os qu'une peau toute verte ;
Et dans ces pauvres corps à demy descouverts,
Parmy la pourriture, on voit grouiller les vers... »⁵*

³ Taux relevés pour l'Anjou. Cf. F. Lebrun, *Les hommes et la mort en Anjou aux XVII^e et XVIII^e siècles (Essai de démographie et de psychologie historiques)*, Flammarion, 1975.

⁴ Cité in M. Vovelle, *Mourir autrefois, attitudes collectives devant la mort aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Gallimard/Julliard, 1974, 20-23.

⁵ Georges de Scudéry, in Rousset, 148.

Face aux fléaux, la médecine reste impuissante. C'est qu'elle se perd dans les dissertations sur les dogmes intangibles d'Hippocrate ou de Galien, ne se réfère jamais à l'observation ni à l'expérience et se fige dans le respect absolu pour le travail de la nature (le corps humain, répète-t-on, lutte de lui-même, chassant les humeurs viciées pour recouvrer la santé !). Les remèdes se caractérisent par « l'étonnante variété de leurs composants » et par « leur absence de véritable spécificité »⁶. Quant aux hôtels-Dieu et aux hospices, ils se trouvent sous-équipés et désorganisés par les crises⁷.

Endémies et épidémies proviennent essentiellement de deux causes : l'hygiène déplorable tant des campagnes que des villes et la malnutrition des classes populaires (beaucoup vivent en sous-alimentation presque constante, état que famines et disettes viennent régulièrement aggraver).

Dans de telles conditions démographiques, on comprend qu'il y ait peu de place pour la tendresse. Les parents commenceront à s'attacher à leurs enfants lorsque ceux-ci auront franchi le cap des premières années, c'est-à-dire les premiers caps de la mort. Notons par ailleurs que la découverte de l'enfant comme être particulier et privilégié — soit non plus seulement comme « petit adulte » ou « petit homme » — ne date que du XIXe siècle⁸. Quant à l'amour entre les époux, la misère les empêche souvent de le cultiver ; c'est un luxe pour gens nobles — pour un Saint-Simon, par exemple, qui nous dit « l'union intime, parfaite, sans lacunes et pleinement réciproque » qu'il entretint avec son épouse, et qui désire être inhumé auprès d'elle « et qu'il soit fait et mis anneaux, crochets et liens de fer qui attachent nos cercueils si étroitement ensemble et si bien rivés qu'il soit impossible de les séparer l'un de l'autre sans les briser tous les deux »⁹. Mais à la campagne on pleure davantage une vache perdue, car elle constitue un malheur pour l'économie du ménage, qu'un conjoint, d'ailleurs plus facile à retrouver (veufs et veuves se remarient très tôt). C'est l'indifférence

⁶ F. Lebrun, *op. cit.*, 196. Sur la médecine du XVII^e siècle, cf. *Le médecin malgré lui !*

⁷ N'oublions pas le grand mouvement de charité active qui mobilisa religieux et laïcs des nobles familles au service des pauvres et des malades. Mais la tâche restait immense (cf. Lebrun, chap. VII).

⁸ Cf. à ce sujet, l'ouvrage merveilleux de Ph. Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, 1973 (nouvelle édition).

⁹ Saint-Simon, *Mémoires*, cité in Vovelle, *Mourir autrefois*, 24.

fataliste, devant une mort si familière, qui caractérise le sentiment de l'immense majorité ; attitude que nous retrouvons même chez les gens aisés ¹⁰.

A côté de ce type de mort que nous qualifierons de « douce », il existe toute la gamme des morts violentes : accidents, assassinats au coin de la rue ou en pleine campagne, duels, violence des grands, mais également vengeance des humbles... « De subitanea morte libera nos Domine » — de la mort soudaine, délivre-nous, Seigneur — : la mort violente était la grande crainte de l'époque, car, alors, on n'avait pas le temps de se préparer, de vivre sa mort (au XXe siècle, on désire mourir sans s'en apercevoir !). Dans ce registre de la violence, il faut prêter une attention particulière à la guerre, car elle fut le visage tragique du XVIIe siècle. Guerre contre l'étranger ou guerre civile, le fléau entraînait des conséquences directes sur la conjoncture démographique ; non tant par les violences mortelles exercées sur les habitants que par les exploits destructeurs des soldats. La disette s'ensuivait, et donc la mort pour les populations pauvres. Voici comment un officier époque la conquête de la Franche-Comté :

Le gouverneur de Lons-le-Saulnier, « voyant tout en feu, fit retirer les gens de guerre et les personnes les plus considérables dans le château ; plusieurs se noyèrent dans les fossés en se pressant trop de passer sur le pont, et entr'autres la plus belle fille de la ville. Pendant ce temps nous entrâmes, et les soldats, ne trouvant point de résistance, firent tous les maux dont ils se purent aviser, et le feu qui s'étendoit de tous côtés, les rendoit encore plus licencieux. La plupart des femmes furent violées et les biens échappés au feu pillés. Tout cela me fit une pitié que je ne puis exprimer, mais l'on ne pouvoit rien empêcher. (...)

Après Lons-le-Saulnier, nous attaquâmes Orgelet, petite ville qui fut encore pillée et brûlée. Les soldats étoient si accoutumés à incendier les villages, que l'on ne trouvoit plus de couvert nulle part. J'avoue n'avoir jamais vu tant faire de mal qu'en ce pauvre pays, qui fut entièrement ruiné... » ¹¹

Quand le soldat est aussi poète, il écrit *Les Tragiques*, vers que commentent les *Misères de la Guerre*, de Callot. L'amour de la vie a beau être débordant de « productivité », famines, pestes (toutes deux filles de la misère) et guerres déciment la population.

¹⁰ Même si les motifs diffèrent, nous rapportons le propos de la marquise d'Autichamp à l'endroit de sa bru pleurant son fils aîné, tué au combat à l'âge de seize ans : « Madame, c'est à quoi vous deviez vous attendre en épousant un d'Autichamp. Le Roi les paie pour cela. J'en ai fait la triste expérience en perdant mon mari, comme vous la faites en perdant votre fils » (cité par Lebrun, 309).

¹¹ Henri de Campion, *Mémoires*, chap. 1, n° 8, cité par Vovelle, *Mourir autrefois*, 34.

Vivre dans la pensée de la mort

Familiarité ou indifférence devant la mort ? Du moins faut-il s'endurcir le cœur puisqu'elle se fait omniprésente. Chez les esprits cultivés, il se développe même une certaine obsession, une angoisse (qui n'est pas l'apanage des seuls jansénistes). Nous connaissons les sentiments de Madame de Sévigné à ce propos. Elle les exprime dans une lettre aux résonances étonnantes de modernité :

*« Vous me demandez, ma chère enfant, si j'aime bien la vie. Je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants ; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort. Je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle que si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte, cela m'assomme ; et comment en sortirai-je ? Par où ? Par quelle porte ? Quand sera-ce ? En quelle disposition ? Souffrirai-je mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée ? Aurai-je un transport au cerveau ? Mourrai-je d'un accident ? Comment serai-je avec Dieu ? Qu'aurai-je à lui présenter ? La crainte, la nécessité, feront-elles mon retour vers lui ? N'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ? Que puis-je espérer ? Suis-je digne du paradis ? Suis-je digne de l'enfer ? Quelle alternative ! Quel embarras ! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude ; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre. Je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène, que par les épines qui s'y rencontrent. Vous me direz que je veux vivre éternellement. Point du tout ; mais si on m'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice : cela m'aurait été bien des ennuis et m'aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément ; mais parlons d'autre chose. »*¹²

On pourrait penser que la crainte de la mort constitue une réaction très naturelle, et à juste titre. Voir venir sa propre fin engendre spontanément une certaine inquiétude. Cependant un tel sentiment a trouvé diverses formes d'expression dans l'histoire des attitudes collectives¹³. Le XVII^e siècle français se situe dans la lignée des arts de mourir élaborés à la fin du Moyen Âge. « Aucune autre époque que le moyen âge à son déclin n'a donné autant d'accent et de pathos à l'idée de la mort. Sans cesse résonne à travers la vie l'appel du *memento mori* », écrit Huizinga¹⁴. Les gravures de l'*Ars moriendi* ont connu un

¹² A Madame de Grignan, 16 mars 1672, Garnier-Flammarion, 1976, 138.

¹³ Cf. les nombreuses études de Ph. Ariès ; par exemple : *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, Seuil, 1975.

¹⁴ J. Huizinga, *L'automne du moyen âge*, Payot, 1975 (1919, édit. originale).

grand succès chez les fidèles du XVe siècle : spectacle de la décomposition humaine, danse des morts... Puis, au XVIe siècle, le relais fut pris par d'autres genres ; avec l'apparition du livre religieux, le *discours* sur la mort remplace l'image. Celle-ci demeure certes, mais comme adjuvant de la méditation, « au sein d'une pédagogie religieuse à destination populaire »¹⁵. D'une méditation sur la seule mort, on passe à une méditation générale sur la vie et sur les œuvres de l'homme en cette vie. Ce sera alors l'ascèse du *Quotidie morior* développée par tous les traités spirituels. Notre existence entière doit nous préparer à la mort. Le Père Lalemant¹⁶ traite le thème de *la vallée de larmes* : la mort est désirable, car la vie n'est que vanité. « Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans puisqu'un seul moment les efface ? », clame Bossuet¹⁷. La vie ne vaut pas la peine qu'on s'y attache, écrit le Père Crasset.

« *Saint Augustin a fort bien remarqué que tous les enfants qui viennent au monde pleurent avant que de rire, car ils pleurent au sortir du ventre de la mère, et ne rient que beaucoup de temps après : et la cause de leur mal est le pressentiment, dit-il, des maux qu'ils doivent endurer. Le même saint docteur rapporte et approuve la coutume de ces peuples qui pleuroient à la naissance de leurs enfants et qui se réjouissoient à leur mort, d'autant dit-il, que l'homme naît pour travailler, et meurt pour se reposer.* »¹⁸

Nous retrouvons dans ces lignes les accents de Mme de Sévigné. Mais le « best-seller » du Grand Siècle demeure le *Pensez-y bien, ou réflexion sur les quatre fins dernières*, manuel destiné aux masses populaires, soit à ceux qui n'ont pas accès à l'art de mourir des princes, cardinaux

¹⁵ Cf. D. Roche, *La mémoire de la mort : recherche sur la place des arts de mourir dans la Librairie et la lecture en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Annales E. S. C., janvier-février 1976, 76-119.

¹⁶ Pierre Lalemant, génovéfain, 1622-1673, chancelier de l'Université, rédigea plusieurs ouvrages sur le thème du bien mourir : *Testament spirituel ou Prière à Dieu pour se disposer à bien mourir*, 1669 ; *La mort des justes, ou recueil des dernières actions et des dernières paroles de quelques personnes illustres en sainteté...*, 1672 ; etc.

Il faut se garder de confondre le génovéfain avec le jésuite Louis Lallemand, 1588-1635, qui fut maître des novices et instructeur et qui exerça une profonde influence sur les futurs missionnaires du Canada, Jean de Brébeuf et ses compagnons. Sa pensée a été recueillie par plusieurs auteurs dont Champion, Rigoleuc et Surin.

¹⁷ Cf. aussi Bourdaloue, *Sermon sur la pensée de la mort*.

¹⁸ J. Crasset, *La douce et sainte mort*, 1680, cité par Vovelle, *Mourir autrefois*, 61. J. Crasset, jésuite, 1618-1692, fut un prédicateur très prisé à Amiens et Rouen. Il fut aussi catéchiste et directeur d'âmes ; il se voua spécialement aux chrétiens vivant dans le monde. Aussi écrivit-il de nombreuses méditations à leur intention ainsi qu'une vie de Mme Helyot, 1683.

et nobles dames. L'auteur y propose, par exemple, la vie des saints, eux qui, chaque jour, surent renoncer aux vanités de la terre et vivre dans la pensée de la mort¹⁹. Pascal enfin ne reprend-il pas l'argumentation de son temps ? De façon personnelle, il est vrai :

*« La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort. »*²⁰

Comment se préparer à la mort ?

Puisqu'il n'y a pas d'objet plus « considérable » que la mort, il faut s'y préparer ; répéter le rôle pour qu'il devienne une seconde nature, prescrivait Erasme, le grand inspirateur en la matière, dans son *De Arte bene moriendi*.

*« Il n'est jamais trop tôt de s'y appliquer ; quand nous ne ferions autre chose tout le reste de notre vie... C'est une folie de remettre cette pensée à un autre temps... S'agissant d'entrer dans un état éternel, nul temps qui nous est donné pour nous y préparer ne nous doit paraître long. Il n'y a point de temps fini qui ait quelque proportion avec l'éternité qui est infinie... Il n'y a qu'une préparation éternelle qui pût avoir quelque rapport à un état éternel. »*²¹

La source de la pédagogie de la mort, ou plutôt de la vie dans la pensée de la mort, nous la découvrons au XVI^e siècle, dans les *Exercices* d'Ignace de Loyola. Certes celui-ci n'a pas écrit de chapitre formel sur le sujet — ses nombreux commentateurs espagnols et italiens s'en sont chargés —, mais il a inventé un code tout à fait adapté à la

¹⁹ Remarquons que l'on initiait très tôt les enfants aux mystères de la mort. Le manuel, utilisé en Anjou pour apprendre à lire aux petits, s'intitulait *Les sept trompettes pour réveiller les pécheurs et pour les induire à faire pénitence* — réduction populaire d'un ouvrage ascétique italien (cf. Lebrun, *op. cit.*, 319). De plus toute une littérature de campagne accompagnait les prédications, centrées principalement sur la crainte du jugement. Le paradis inspirait fort peu les prédicateurs !

²⁰ *Pensées*, Gallimard, 1954, 217 (79), 1147.

²¹ P. Nicole, *Essais de morale*, cité par H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. IX, Bloud et Gay, 1932, 363.

méditation sur la mort. Une des composantes de la rhétorique ignatienne, c'est **l'imagination**. Comme écrit Emile Mâle²², « tous les traités spirituels des jésuites s'adressent à l'imagination et aux sens, comme le veut saint Ignace ; tous ébranlent profondément notre sensibilité ». Par le terme **d'imagination**, il faut entendre non pas tant l'imaginaire au sens bachelardien (ensemble de représentations intérieures) ou lacanien (méconnaissance du sujet sur lui-même), mais une « énergie de parole », « production d'un système formel de signes »²³. Nous nous trouvons alors en pleine esthétique baroque : l'œil y devient « l'organe majeur de la perception » comme écrit Barthes²⁴. Et notons que, par rapport à l'écoute de la parole chez les théologiens médiévaux et tridentins (sans oublier Luther), il y a là une dimension nouvelle. Du registre de l'image retenons trois figures :

- le **crâne**, figure métonymique du squelette, qui réfère à la mort de l'autre, mais également à la mort de soi par effet de miroir. La *Madeleine* de G. la Tour médite sur un crâne.

- **Le crucifix**, qui oriente le sujet méditant vers la mort de Jésus. Tous les saints de la Contre-Réforme ont été représentés avec un crâne et un crucifix (ou un bréviaire). Un François d'Assise n'y échappe pas ! Ce sont les instruments obligés de la spiritualité baroque. Si l'on ne dispose point de tels attributs, il faut au moins une image de la mort, stipule un manuel²⁵. Les jésuites en faisaient faire pour leurs retraites. Les œuvres de la sculpture (les tombeaux surtout) et de la peinture, instruments dociles de la pensée chrétienne, revêtaient donc un caractère pratique : elles devaient aider les hommes à méditer sur la brièveté de la vie²⁶. La poésie n'est d'ailleurs en reste :

*... Au pied d'un crucifix, une teste de mort,
 Ou de morte plutôt, lui déclare son sort,
 Y voyant, sur son front, ces paroles écrites,
 Qu'avec elle, lecteur, il faut que tu médites :
 « Dans les trous de mes yeux, et sur ce crâne ras,
 Vois comme je suis morte, et comme tu mourras,
 J'avois eu, comme toi, la chevelure blonde,
 Les brillans de mes yeux ravissoient tout le monde,
 Maintenant je ne suis que ce que tu peux voir,
 Sers-toi doncques de moi, comme de ton miroir. »*

²² E. Mâle, *L'art religieux après le Concile de Trente*, A. Colin, 1932, 207.

²³ R. Barthes, Préface aux *Exercices spirituels*, Bibl. 10/18, 1972, 22.

²⁴ *Ibid.*, 40.

²⁵ *Noititie appartenenti agli Eserciti spirituali*, Bologne, 1687.

²⁶ Pour tout ceci cf. E. Mâle, *op. cit.*, 203-227.

*Sur ce portrait sans masque, où tout lui peut paroître,
Elle voit ce qu'elle est, et ce qu'elle doit être,
Et regardant toujours ce têt de trépassé,
Elle voit le futur dans ce présent passé...²⁷*

• Troisième thème enfin de la rhétorique imaginative, **se voir soi-même à l'heure de sa mort**. En effet, pour pouvoir jouer sans faute l'heure de sa mort, le chrétien doit s'y exercer, répéter le rôle à la manière d'un acteur de théâtre. C'est dans ce but que la Mère Jacqueline de Blémur, parmi tant d'autres, écrit, à l'intention de ses moniales, *l'Exercice de la mort contenant diverses pratiques de dévotion très utiles pour se disposer à bien mourir*. « Cet exercice », écrit Bremond, « est bien sans doute une méditation, au sens large du mot, mais plutôt une réalisation dramatique. »²⁸ Il s'agit de véritables pratiques de simulation. Grignion de Montfort nous en donne lui-même la démonstration : assis sur un fauteuil, entouré de deux ecclésiastiques — l'un faisant office du bon ange, l'autre de l'esprit tentateur —, il s'imagine à l'article de la mort. Il le fait avec tant de naturel, précise un commentateur, qu'il laisse « les plus vives impressions dans l'esprit des auditeurs »²⁹. Le Père Le Maistre prescrit, avant le coucher, de prendre « quelque bonne pensée comme celle de la mort dont les ténèbres de la nuit, le linceul où vous êtes et l'assoupissement des sens pendant le sommeil vous doivent faire souvenir »³⁰. Les poètes orchestrent ces pratiques à plaisir :

*« Il me plaist de gemir, me plaindre et lamenter,
Et m'ennuyer de vivre,
Desseigner un tombeau, et tout seul feuilleter
Les plaintifs de ce livre.*

*Il me plaist de rêver, songer, imaginer
Les ans que je regrette,
Et sur tout la saison, qui viendra me tourner
En un hydeux squelette.*

*De me fantaisier en ce temps définy
Quel sera mon visage,
Tenant en main la croix, ou un cierge beny
Au poinct de ce passage.*

²⁷ Pierre de Saint-Louis, cité in Rousset, 144.

²⁸ Bremond, 364.

Marie-Jacqueline Bouette de Blémur, bénédictine, 1618-1696, publia en 1679 un ouvrage important pour l'histoire religieuse des XVI^e et XVII^e siècles, *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété de l'ordre de S. Benoist décédées en ces derniers siècles*.

²⁹ Cité par A.-M. Roguet, *La prédication de la mort* in l'ouvrage collectif, *Le mystère de la mort et sa célébration*, Cerf, Lex Orandi 12, 1956, 358-359.

³⁰ Cité in Bremond, 365.

*Quels seront mes soupirs, mon sens, mon jugement,
Ma parole dernière,
Et la nuit qui fera par ce délogement
Ecclipser ma paupière.*

*Je voy mon corps glacé, have, plombé, défaict,
Et tout méconnaissable ;
J'oy comme on va disant, le pauvre homme ! c'est fait,
Il a joié sa fable.*

*Comme on m'ensevelit, comme on m'asperge d'eau,
Comme on me porte en terre,
Comme on ne me voit plus, logé dans un caveau,
Où la tombe m'enserre.*

*Je me figure ainsi l'heure de cet abord,
Qui galoppe sans cesse.
Hélas ! comment vivrois-je en ces ombres de mort,
Sans deuil et sans tristesse ?³¹*

Une autre pratique, courante sous l'Ancien Régime, est celle du **testament**. Celui-ci concerne à la fois la destination des biens terrestres et les destinées de l'âme. Le testateur y règle ses obsèques : elles sont le lieu du grand cérémonial des pompes baroques. Il stipule la tenue vestimentaire des participants, le nombre et la qualité de ceux-ci, etc. Il choisit également sa sépulture : le plus souvent une église conventuelle où se trouve le caveau de famille. Il fixe le nombre de messes « pour les défunts » qui seront célébrées pour le repos de son âme ; détermine les bénéficiaires de ses legs. Le testament apparaît comme une des dispositions pour bien mourir, puisque l'auteur y prévoit les actes spirituels que ses héritiers accompliront pour son salut. Un tel acte (réservé aux gens aisés) n'échappe pas cependant à l'ambiguïté : les préoccupations spirituelles peuvent se mêler au faste des vanités posthumes³².

La mort et le vrai moi

L'ambiguïté que nous dénonçons à propos du testament, nous pourrions la déceler dans l'appareil spirituel baroque tout entier. D'où la tentation pour nous de n'y reconnaître qu'excès, emphase ou confusion³³. Et nous pouvons craindre à juste titre que les représentations

³¹ Simplicien Gody, cité in Rousset, 159-160.

³² Pour l'étude des testaments et de leur évolution sous l'Ancien Régime, cf. M. Vovelle, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle (Les attitudes devant la mort d'après les clauses des testaments)*, Plon, 1973.

³³ Cf. C.-G. Dubois, *Le Baroque, profondeurs de l'apparence*, Larousse, 1973.

dramatiques ne soient sentimentales plutôt que religieuses. Pourtant, comme l'explique Henri Bremond³⁴, ce que visent les meilleurs exercices, ce n'est pas de « surexciter l'imagination », mais bien de « mettre en branle la fine pointe de l'âme », comme disent les auteurs spirituels. Selon la subtile psychologie des « conventions pieuses », il s'agit d'un contrat entre Dieu et l'âme, d'un acte qui vise à substituer « à l'être incertain, douteux, incohérent » qui se trouve en l'homme, le « vrai moi ». Alors qu'aux approches de la mort, l'être humain risque de se désagrèger, de s'oublier, l'image du « vrai moi », elle, ne disparaît pas, puisque l'exercice de toute une existence l'a rendue invincible.

« Je proteste, écrit la Mère de Blémur, qu'en cas — ce qu'à Dieu ne plaise ! — que je tombasse (au lit de mort) en quelque désespoir, en doute de la foi, par quelque faiblesse d'esprit, ou par crainte du terrible jugement de Dieu..., ou par tentation du démon, maintenant que j'ai l'esprit saint, je le révoque, le casse et l'annule ; je le tiens pour non fait, parce que cela n'arrivera point d'une volonté délibérée, me soumettant totalement à la divine Providence. »³⁵

Ainsi l'exercice de la mort devient un *testament*, une protestation de ce que l'on veut être à l'heure de la mort. Les derniers instants ne peuvent donc pas détourner de son cours une voie creusée par tant d'années. Dans la même optique, cela signifie aussi qu'il n'existe pas de conversion « in extremis » : ceux qui croient réserver leurs derniers moments pour s'occuper de leur salut manquent de sagesse, estime Bourdaloue ; car il est bien imprudent « de compter sur un temps qui ne nous appartient pas ». De plus, c'est « se faire une idée bien basse de la justice divine que de se promettre qu'il accordera quelque prix à ces repentirs forcés et improvisés »³⁶. Par sa vie quotidienne, le chrétien se rend donc tel qu'il lui faudrait être à l'heure de la mort. Citons l'admirable *Testament spirituel* de Pierre Lalemant :

« Avec cette disposition, en laquelle, je vous prie, mon Dieu, de me confirmer de plus en plus, je me tiens en repos pour le reste de mes jours ; et afin que je ne veuille et ne puisse jamais révoquer ces résolutions, qui me tiennent lieu de Testament spirituel, et d'une vraie et sincère déclaration de ma dernière volonté, je m'engage à le lire souvent pour en faire le plus ordinaire sujet de mes méditations et de mes prières. »³⁷

³⁴ Bremond, 370-372.

³⁵ *Ibid.*, 371.

³⁶ *Ibid.*, 334.

³⁷ Cité par Bremond, 372.

Nous sommes loin ici des fantaisies et des emphases que l'on reproche, souvent sans nuances, à l'esprit baroque. Le texte de Lalemant s'appuie sur une authentique spiritualité du baptême.

« *S'il était en mon pouvoir de disposer de ma vie, ou de m'exempter de la mort, je voudrais... qu'il me fût permis d'ajouter aux vœux de mon baptême (et à ceux de ma profession ecclésiastique et religieuse) le vœu de mourir. Oui, Seigneur, je voudrais que, pour mieux imiter la mort de cet Homme-Dieu, vous me donnassiez le pouvoir, tel qu'il l'a eu, de vous vouer et de vous consacrer la mienne. Je voudrais que, dans la ferveur de mon cœur, je puisse dire comme ce divin Maître : Nul ne m'ôte la vie ; c'est de moi-même que je la quitte, je l'ai toujours,³⁸ entre les mains et je la remets volontairement entre celles de mon Père. »*

Ce même thème, nous le retrouvons chez Pascal, dans la lettre sur la mort de son père³⁹ : le chrétien, de par son baptême, se trouve déjà offert ; sacrifice qui se continue par la vie et s'accomplit par la mort.

Vers d'autres interrogations

La pensée de la mort au Grand Siècle, tel était le propos de notre brève enquête. Nous avons tâché de la situer dans les conditions d'existence de l'époque, dans la conjoncture socio-économique, tant il est vrai que les idées ne naissent jamais sans rapport à un milieu ; d'une certaine manière, elles en constituent le produit. A dessein, nous avons restreint le champ d'investigation et donc omis d'autres sources révélatrices de la vision de la mort. Le domaine est immense. Il faudrait, à titre d'exemples, étudier le cérémonial funèbre, de l'agonie à la sépulture (on naissait et mourait en public), et, à cet effet, relire la foule des *Mémoires*. Analyser les conceptions de l'au-delà (l'installation du purgatoire tout particulièrement) avec leur atmosphère de crainte, tant du côté de la prédication que de l'austérité janséniste. Tenter d'approcher le vécu, différent selon les classes sociales (les *Mémoires* ne rapportent guère que le fait des grands) et aussi les refus de la vision commune de la mort — contestation de la part des Réformés, des libertins qui dénoncent un Dieu rémunérateur et vengeur (cf. les *esprits forts* de La Bruyère) ou de la sagesse humaniste chez La Rochefoucauld, Tallemant des Réaux ou La Fontaine (cf. *Le cerf malade*).

³⁸ *Ibid.*, 373.

³⁹ *Lettre à l'occasion de la mort de M. Pascal le père, décédé à Paris le 24 septembre 1651*, Paris, du 17 octobre 1651, in *Œuvres complètes*, Gallimard, 1954, 490-501.

Nous décèlerions à travers ces contestations les prémices d'un nouveau discours sur la mort, qui s'imposera progressivement au siècle des Lumières, tandis que le discours de l'Eglise posttridentine se sclérosera.

Au terme de ces lignes, risquons un rapprochement : le quotidien ne se montrait pas tendre pour les gens du Grand Siècle ; une mort omniprésente et cruelle y brisait les espérances de vie. Or les attitudes collectives nous paraissent négocier avec succès le problème de la mort : réussite qui se traduit par un vivre dans la pensée de sa fin, chaque jour remis sur le métier. Dans l'actuelle civilisation occidentale, en revanche, les conditions d'existence semblent aisées pour beaucoup ; les espérances de vie et de bien-être vont croissant. Or, pour la première fois dans l'histoire, nous voyons à l'œuvre une société qui repousse la mort hors du champ quotidien. Pour celle-là, le problème n'existe plus ; c'est une chimère. Étrange dialectique qui « gouverne les rapports entre la souffrance vécue des hommes et l'image de la mort qui en constitue le refus et la réponse »⁴⁰.

Jean-Claude Crivelli

J. Ziegler, *Les vivants et la mort*, Seuil, 1975, 21.